

De la chute à l'état de siège

Avec son dernier opus «Ce que Camus ne m'a pas appris», Thierry Poyet trempe sa plume à la fois dans l'encre camusienne et dans l'encrier du temps, du doute et du questionnement.

Par Franck Colotte

Le deuxième opus de Thierry Poyet (maître de conférences HDR en littérature française à l'Université Clermont Auvergne), «Ce que Camus ne m'a pas appris», est un roman social plongeant le lecteur au cœur des vicissitudes à la fois de notre époque (de ses mouvements sociaux, de ses métamorphoses, etc.) et de deux destins individuels que tout oppose et dont la confrontation nous conduit à un sentiment d'absurde et d'étrangeté au monde. Oscillant entre critique sociale et réflexion philosophique, cet ouvrage peut être lu comme une version contemporaine de «L'Étranger» de Camus.

Ce qui d'emblée interpelle et intrigue est le titre donné à cet ouvrage: «Ce que Camus ne m'a pas appris». Chaque lecteur quelque peu curieux tente de se remémorer, à l'inverse, ce que Camus lui a appris au cours des lectures de cet auteur dont on commémora en 2020 le soixantième anniversaire de sa disparition. Le nom d'Albert Camus est indéfectiblement lié à la notion d'absurde, c'est-à-dire à la déception de l'homme face au non-sens du monde. De là naissent le tragique et paradoxalement un certain bonheur. Le bonheur consistant à accepter le réel tel qu'il est, c'est à l'homme d'inventer le sens, à savoir la morale. La morale de Camus repose sur un seul fondement: l'Homme, qui est sacré. À cela s'ajoute l'idée que découvrir l'inhumanité du monde derrière l'illusion de la familiarité, signifie faire l'expérience d'un «divorce» qui sépare l'Homme en quête de sens et l'opacité effroyable des choses. Ce qui semble proche s'éloigne et devient étranger.

Vivre un tel divorce revient à faire l'expérience de l'absurde, au sens où l'entend Camus, ce qu'illustrent pleinement les personnages du roman de Thierry Poyet. Rappelons également pour mémoire que le «héros» de «L'Étranger», Meursault, est condamné à mort moins pour avoir assassiné un Arabe, sur une plage proche d'Alger, que pour n'avoir pas respecté les conventions sociales: il n'a pas pleuré à l'enterrement de sa mère et à eu, le lendemain, une «aventure» amoureuse avec Marie Cardona. Modeste employé de bureau, il est le narrateur sans visage d'un récit tout entier à la première personne: ce «je» curieusement «étranger» à lui-même et aux conventions sociales semble percevoir le monde à travers un écran qui ne laisse transparaître aucune signification. Jouissant de la vie au présent et peinant à exprimer ses sentiments, il a accepté l'absurdité de l'existence et il paie de sa vie son refus de jouer la «comédie» (humaine et sociale).

Les quelques éléments que nous venons de rappeler (parmi tant d'autres) trouvent une résonance agüe dans le roman de Thierry Poyet qui, en spécialiste de littérature et en «néo-romancier» trempant sa plume à la fois dans l'encre (sympathique) camusienne et dans l'encrier du temps (présent), du doute (éthique) et du questionnement (existentiel), livre une œuvre complexe et multifacette: à la fois palimpsestique et originale, brute et bouleversante, conjoncturellement ancrée dans l'actualité la plus brûlante et structurellement orientée vers des pistes de réflexion atemporelles telles que le rapport de l'homme à l'acceptation de ses actes et de son destin, à la société et au rôle (sclérosant) qu'elle nous demande de jouer, à la délicate question du bonheur («Le bonheur? Peut-être l'absence de problème, oui, bien sûr, mais quand tout me semble trop serein,

je rien ne se passe, je m'ennuie. Le bonheur, alors, c'est le calme plat, un sentiment de vide qui finit par m'inquiéter», p. 43), à celle non moins épineuse de la solidarité, de l'engagement ou plutôt de l'embarquement, de la justice (la fin justifie-t-elle les moyens?), etc.

Tempêtes et destins

En outre, une des qualités formelles de ce roman est constituée d'un côté par sa concision et sa fulgurance, de l'autre par un juste équilibre entre la matière diégétique et la dimension gnominique du texte, ainsi que par l'instillation mesurée de perspectives philosophico-réflexives, ce qui l'éloigne de deux écueils majeurs: être labyrinthique et/ou indigeste! Thierry Poyet écrit comme on vit (les événements): avec finesse et souplesse, avec rythme et force. Par ailleurs, l'organisation tripartite de l'ouvrage n'est pas sans rappeler non pas le roman «L'Étranger» (qui s'articule en deux parties), mais la structuration cyclique (tripartite elle aussi) de la philosophie et de l'œuvre camusienne: le cycle de l'absurde (première réflexion sur l'absurde fondamental de la condition humaine qu'il faut analyser, concrétiser...), de la révolte (... afin de pouvoir la dépasser et d'aller vers une révolte positive, qui doit déboucher sur un humanisme, c'est-à-dire une révolte sur sa condition qui doit rapprocher l'Homme des autres Hommes, ses frères) et enfin de l'amour (cycle inachevé en raison de la mort prématurée de Camus, mais dont l'amour maternel, l'amour du monde, l'amour des femmes, la solidarité et l'amitié sont autant de visages).

Chaque lecteur pourra ainsi tenter de déterminer dans quelle mesure ces trois perspectives s'articulent, se combinent voire s'opposent dans les trois parties de ce roman (qui comprend également un épilogue conclusif se déroulant quatorze ans après le récit principal) mettant en scène Thomas Chambertin (professeur de lettres en instance de divorce pour avoir commis une infidélité à sa femme Valérie avec Béatrice Riegel, professeure de lettres classiques; père de deux filles qui se détournent de lui après leur séparation, auteur [et accusé] du meurtre - ou de l'assassinat? - d'un conducteur d'un 4x4 BMW ayant percuté un manifestant dans le cadre du mouvement des Gilets Jaunes de 2018-2019) et Anne-Laure Guérin (Juge d'instruction dont le premier poste la conduit dans la ville de Saint-Étienne, jeune

femme à la beauté insolente âgée de vingt-huit ans, née avec une cuillère d'argent dans la bouche et à qui tout réussit outre sa vie sentimentale; convaincue que l'existence se vit comme une longue compétition et ne jurant que par le principe sacro-saint de liberté).

Qu'est-ce qui peut bien réunir ces deux personnages, d'un côté un apprenti Gilet Jaune, Gaulois réfractaire désenchanté et gauchisant, brutalement animé d'une solidarité allant jusqu'à l'extrême, et de l'autre une bourgeoise misanthrope et méprisante se réclamant de l'anarchie de droite» (p. 88), peu convaincue des malheurs du peuple et fustigeant les «assistés» nuisibles au «vivre-ensemble»? Un crime que l'un commet et que l'autre doit juger, la dimension cristique et dilemmatique de leur existence, la nature introspective et taradée de leur être. Placés dans une perspective dialectique voire transcendante, ces deux personnages prototypes et spéculaires se (nous) tendent un miroir à la fois ontologique et métaphysique.

La première partie du roman (p. 9-68) est le récit d'une expérience catabasique égrenant la vie d'un narrateur anonyme dont on découvre progressivement «l'engrenage» (p. 13) dans lequel il est embourbé et qui le ronge durablement. Tout commence donc par un drame, comme en témoigne l'explosif incipit qui nous plonge dans la perplexité: «J'ai tué un homme et je ne le regrette pas. Si c'était à refaire, je recommencerais. À l'identique. Non, je n'ai aucun remords. Je crois que je devais en arriver là» (p. 9). Est-ce le drame de l'adultère comme «dérivatif à [une] vie trop terne» (p. 11), celui de la solitude qu'on comble en cherchant le contact social et humain sur un rond-point où l'on revendique, discute autant que l'on délibère, de la violence manipulatrice d'une femme bafoyée ou encore celui de l'usure routinière, sclérosante, aliénante voire absurdisante d'une existence à la Meursault? Il semblerait que la réponse soit agrégative: elle puise ici et là, selon le regard que l'on porte sur la chose, dans le fond des consciences une part de vérité et de lucidité, qui conduisent le lecteur au même sentiment de révolte. Ce dernier ne devant pas seulement être ressenti, mais vécu activement, au point de pouvoir affirmer, comme le fait le narrateur: «J'ai cogné sur cet homme comme il me fallait cogner sur la société» (p. 66). En filigrane surgit un cortège de questions fondamentales: la «faim d'exister» de Thomas Chambertin et l'acte de violence délibéré du contacteur du 4x4 BMW constitueraient-ils une légitime défense? Comment se comporter une fois qu'ayant recouvert le droit à la fierté, on est «devenu un homme debout» (p. 68)? Ce que Camus ne lui a pas enseigné, serait-ce peut-être Gide, auteur entre autres du roman Les Caves du Vatican qui le lui aurait appris, et ce grâce au personnage de Lafcadio: «Gide m'avait enseigné la jubilation de l'indépendance, le bonheur d'être soi quand tout devient gratuit, inutile, simplement beau parce que le geste ne répond plus à rien» (p. 26)?

Le réalisme social voire sociétal du roman de Thierry Poyet est mis en évidence non seulement par des passages (parfois sans filtre) liés à l'acte sexuel, mais encore (et peut-être surtout) par une foule d'allusions aux réalités irrisuantes du texte, qui constituent une archéologie proustienne du souvenir, une rétrospective pour les «quinquas» d'aujourd'hui: quid de l'étudiant Malik Oussekiné mort en 1986, de l'émission «Ambitions» de Bernard Tapie, du



Découvrir l'inhumanité du monde derrière l'illusion de la familiarité, signifie faire l'expérience d'un «divorce», ce qui revient à faire aussi l'expérience de l'absurde, au sens où l'entend Albert Camus et ce qu'illustrent pleinement les personnages du roman de Thierry Poyet.

Photo: Getty Images

tube d'Indochine «Trois nuits par semaine» (1985), du slogan du candidat Mitterrand en 1981 - «changer la vie», du projet de loi Devaquet, sans oublier tous les passages se rapportant au détail des manifestations des Gilets Jaunes auxquelles Thomas Chambertin participe avec enthousiasme jusqu'à ce qu'il prenne ses distances avec le mouvement (p. 54)?

La deuxième partie (p. 69-121) du roman, quant à elle, est centrée sur le personnage d'Anne-Laure Guérin au point de constituer un long portrait détaillé que l'auteur brosse au fil des quelque cinquante pages qui la constitue. Le lecteur découvrira ainsi, grâce à un narrateur omniscient, ses façons de pensée (parfois peu orthodoxes!), ses «habitudes prudentes et [s]es attentions précautionneuses» (p. 75), l'amitié qu'elle noue avec la greffière Annie Renaud, l'ennui qui progressivement la gagne, tant au Palais de Justice que la vie provinciale limitée qu'elle mène à Saint-Étienne (ville natale de l'auteur!), ses amours (contrariées) avec Étienne, Marco, etc. La troisième partie (p. 123-164) est de nature procédurale et agonistique: les faits criminels relatés au début du roman re-

viennent sur le devant de la scène, la confrontation entre Anne-Laure Guérin et Thomas Chambertin fait rage; il faut instruire un dossier et trouver un coupable, quitte à le «fabriquer» quelque peu. La maxime tirée de l'essai Le Mythe de Sisyphe «En vérité, le chemin importe peu, la volonté d'arriver suffit à tout» (p. 139) semble sonner le glas des dernières espérances d'un homme qui, n'ayant jamais appris à se confier, commettra finalement l'irréparable, quoi qu'en disent la presse et les critiques adressées à la juge Guérin. Cette dernière, hantée par «l'affaire Chambertin» encore bien des années plus tard, relit L'Étranger sans cependant dépasser la page ou Meursault rencontre un prêtre (p. 163). Introspectif autant que cathartique, le roman de Thierry Poyet, qui décrit la nudité de l'homme (d'aujourd'hui) en face de l'absurde, revêt un sens à la fois social et métaphysique. C'est cette complexité et cette ambiguïté qui font tout l'intérêt de cette réécriture camusienne du XXI^e siècle.

Thierry Poyet, «Ce que ne m'a pas appris, Paris», Ramsay, 2021, 171 pages, 19 euros.

... en marge du texte

Venise confinée

Cela fait 750 ans que le marchand vénitien Marco Polo est parti avec son père et son oncle pour un voyage légendaire à travers l'Asie. Au cours de ce périple de 24 ans, Marco Polo deviendra l'un des premiers Européens à faire la chronique des villes, des cultures et des technologies de l'Extrême-Orient. Son point de départ est Venise et sa lagune, la seule cité dans «Les villes invisibles» d'Italo Calvino qui n'est pas «invisible», car justement, elle n'est pas inventée par le marchand vénitien dans ses longs récits à l'empereur Kubilai Khan. Il la nomme vraiment, et c'est elle qui devient visible. Marco Polo avoue au grand Khan: «Chaque fois que je fais la description d'une ville, je dis quelque chose de Venise».

«Les canaux de Venise sont noirs comme l'encre», constate Paul Morand dans «Venises», au pluriel, car il y a tant de Venises différentes et elles font toutes couler de l'encre, même parfois un peu trop. En effet, c'est la ville au monde sur laquelle on a le plus écrit - d'ailleurs cette édition de «La Warte» parle aussi un peu de Venise. Le lecteur découvre en pages 12 et 13 de nouveaux livres sur Venise, celle qu'on appelle aussi «la Sérénissime». «Un synonyme passe-partout et bien commode pour cette ville, mais qui a trop servi», s'insurge Jean-Paul Kauffmann dans son livre «Venise à double tour». «Avec ce mot, les guides sur Venise ne laissent aucune chance au visiteur. D'entrée de jeu, il sait qu'il n'échappera pas à l'irradiation de cette ville. Sa radioactivité culturelle est dangereuse car absolue, sans concession. Présente partout, dans l'air et l'art, elle contamine le touriste qui reçoit sa dose maximale. Il éprouve une peur panique: comment vais-je résister à cette intensité de rayonnement, venir à bout de cette beauté surabondante. Les œuvres d'art serrent le voyageur de toutes parts. Il est sommé de ne rien rater.»

Oui, surtout ne rien rater! Après avoir exploré toutes les églises ouvertes au public, Jean-Paul Kauffmann a trouvé l'astuce: chercher une Venise inconnue, celle des églises jamais ouvertes, et forcer ces portes solidement cadenassées pour découvrir un monde impénétrable et de silence dans lequel des chefs-d'œuvre dorment dans un oubli total.

On connaît le passé d'otage au Liban de Jean-Paul Kauffmann dans les années 1985 à 1988, et on fait ainsi le lien vers cette autre forme d'enfermement, violente, et suggérée un peu par le titre «Venise à double tour», une expression qui se rapporte d'ordinaire à des portes ou à des espaces protégés du regard des autres. A certains endroits de son récit le journaliste s'exprime sur son passé, notamment par cette belle réflexion: «J'avais pardonné le mal que m'avaient fait subir mes ravisseurs. Non par vertu mais par hygiène mentale. Le sentiment de vengeance corrode insensiblement l'âme. Il ne s'apaise jamais et achève de désagréger le principe vital.»

Mais revenons à Venise: Dans ses recherches sur les églises oubliées, Jean-Paul Kauffmann note le moindre détail significatif. Il est sensible aux bruits, aux sensations, aux odeurs - peut-être à cause de son expérience d'otage enfermé - et sa description est parfaite dans sa concision. Il sent «une odeur de confinement, une composition étrange de vieilles pierres coquillées relevée par l'inévitable pointe humide et sombre propre à Venise». Même si ce récit est né peu avant la pandémie de la Covid, il fait partie de la littérature de confinement.

Jean-Paul Kauffmann, «Venise à double tour», Editions Équateurs